

Communication de  
**Ronald SPIVOCK**  
 Directeur des Ressources auxiliaires à l'apprentissage  
 Collège Dawson<sup>1</sup>

## LE DÉFI DE LA MULTIETHNICITÉ

Au collège de Saint-Laurent, 30 p. cent des étudiants sont nés hors du Canada. Ceux qui ont appris dans les journaux l'existence de certains problèmes à la Commission des écoles catholiques de Montréal (C.E.C.M.) pourront constater que ces tensions-là vont se produire au cégep. Et d'ici quelques années, 51 p. cent des étudiants à la C.E.C.M. seront nés hors du Canada ou viendront de familles d'immigration récente.

Le comité organisateur du colloque a pensé qu'il était temps que les cégeps se penchent sur ces problèmes.

Plusieurs questions se posent. Cette situation va-t-elle s'étendre à tout le Québec? Que faire avec tous ces étudiants? Les assimiler ou répondre de façon différenciée à chacune des ethnies (comme dans le cas des cours d'arabe qu'on a donnés dans certaines commissions scolaires)? Les cégeps ne seront pas étrangers à ces débats. Nous devrions résoudre nos problèmes avant qu'ils n'en deviennent de vrais.

Je viens du collège Dawson, où l'on a vécu ces problèmes à différents degrés. Là où nous avons fait face aux pires problèmes, c'est sur le plan de l'enseignement de la langue, même dans le cas des étudiants qui sont nés au Canada mais dont les parents ne parlent ni français ni anglais. Ces étudiants affirment parler français et anglais quand ils se présentent, mais ce n'est pas le cas. Ils parlent le français de la rue et souvent leur anglais laisse à désirer. Ils ne maîtrisent aucune langue.

(Intervention de la salle) Au cégep du Vieux Montréal, 20 p. cent de notre population étudiante est composée d'ethnies étrangères de première génération. Le pourcentage a déjà été plus élevé, mais il s'est produit une migration: les étudiants se sont répartis entre les collèges. Les étrangers se concentrent d'abord dans le centre-ville de la métropole et se disséminent avec le temps.

(R.S.) Nous avons remarqué que ce phénomène accompagne chacune des vagues d'immigration. On peut d'ailleurs prévoir quand ces gens vont arriver au niveau collégial. C'est peut-être pourquoi les statistiques vont changer d'année en année, mais avec la baisse de natalité, l'effet de chaque vague d'immigration sera d'autant plus évident dans la société québécoise.

(Salle) Au cégep du Vieux Montréal, nous n'avons pas jusqu'à présent bâti de programme structuré à l'endroit des différentes ethnies. Nous avons plusieurs Haïtiens, Vietnamiens et Sud-américains. Mais les ethnies de race blanche sont plus difficilement repérables. Or, il était très difficile d'établir des statistiques puisqu'on ne peut légalement, lors de la demande d'admission, poser des questions directes à ce sujet. Mais on commence à s'intéresser de façon particulière à ces problèmes. Le collège a imaginé des cours de français.

(R.S.) Est-ce vraiment perçu d'abord comme un problème de langue?

(Salle) À son arrivée au collégial, on ne connaît pas le problème de l'élève, qu'il s'agisse d'écriture, de compréhension. Le premier département sensibilisé, c'est le département de français à cause de l'examen obligatoire de français. Depuis

un an, tous ces élèves sont rencontrés par le département, passent un test, sont classés en deux cours selon la nature de leurs problèmes.

Dans certains groupes, les «minorités» sont majoritaires. Dans certains cours, on trouve plus de Noirs que de Blancs, ce qui crée certains problèmes de fonctionnement. Les professeurs nous demandent quels outils nous allons leur donner pour les soutenir. Les options envisageables? Certains professeurs ont suivi un cours sur le système de valeur de certaines ethnies.

Paradoxalement, il y a moins de conflit avec les nouveaux arrivants qu'avec les gens de deuxième génération.

Le phénomène est récent. On n'a pas actuellement de programme d'intervention organisé qui viendrait agir sur la distance culturelle, sur l'éducation interculturelle. On attend beaucoup de l'étude de Mme Peggy Tchoryk-Pelletier, au cégep de Saint-Laurent, qui pourrait nous aider. On sait qu'il faut agir sur l'éducation interculturelle, qu'il faut agir en concertation. C'est dans la classe que ça se passe mais les autres professionnels doivent aussi être sensibilisés.

(R.S.) Faut-il embaucher des spécialistes? Notre personnel a-t-il le temps et l'expérience pour composer, seul, avec ce phénomène?

(Salle) Nous n'en sommes qu'au premier niveau. Transiger avec un groupe d'Haïtiens est bien différent que de le faire avec un groupe de Vietnamiens: il faut, dans un premier temps, apprendre les valeurs de base de ces groupes. Or, ce n'est même pas fait.

(Salle) Il y a un travail à faire auprès des Québécois mais également auprès des minorités. Ce n'est pas à sens unique. Une manière de le faire est le parrainage et le coaching d'étudiants nés au Canada et hors Canada. En somme, une éducation interculturelle.

(Salle) Les minorités se regroupent entre elles, entre Haïtiens, Vietnamiens. Ces groupes semblent fermés et très peu réceptifs.

(Salle) J'essaie, moi, de me rapprocher des autres groupes, sans m'imposer, ce qui n'est pas facile. Je laisse toujours entendre que j'aurais le goût qu'ils viennent avec nous, mais que s'ils ne veulent pas, il n'y a pas de problème.

(R.S.) Il faut répondre de manière différenciée. Tout dépend des circonstances. Il est sûr que certains comportements sont acceptables alors que d'autres ne le sont pas.

(Salle) Ce qui est très dérangeant à Montréal — et nous sommes à même de le constater — c'est la radicalisation des groupes. Certains n'hésitent pas à utiliser des moyens «délinquants» pour faire valoir ce qu'ils croient être leurs droits. C'est assez inquiétant. Certains leaders noirs nous disent qu'ils ont perdu le contrôle de leurs troupes. Ce qu'ils craignent, c'est que les groupes ne s'arment et ne s'installent dans une sorte de guérilla.

(Salle) Il n'est déjà pas facile de transiger avec des gens qui ont la même culture que nous. S'agissant d'une autre culture, les échanges ne sont pas toujours de tout repos.

(Salle) Il faut qu'ils apprennent, dans l'optique d'un futur job, à donner des services ou être dans les normes et la culture ambiantes.

<sup>1</sup> M. Spivock, en tant que membre du Comité d'organisation du colloque, a accepté de remplacer à la dernière minute le conférencier prévu dans cet atelier.

(Salle) Pour donner un exemple des différences culturelles: j'ai travaillé en psychiatrie et on ne voit pas le malade mental de la même façon en Haïti qu'à Montréal.

(Salle) Autre exemple: je me souviens d'un étudiant à qui je n'avais pas donné l'horaire, parce qu'il était en retard, tel que l'exige le règlement du collège. Il est resté deux heures devant moi, sans bouger, dans l'espoir que je perde patience et que je cède. Certains essaient d'obtenir des avantages ou des concessions par des moyens détournés.

(R.S.) Au collège Dawson, nous n'avons pas de vaste programme. Nous faisons un test de classement et nous avons des cours qui tentent de répondre aux besoins. Nous avons bien un centre multiethnique sur un de nos campus, mais rien de structuré. Au fond, l'approche du collège, même si on ne le dit pas, c'est l'assimilation.

Nous avons constaté que des étudiants d'une ethnie se regroupaient sur un campus et les étudiants d'une autre se regroupaient sur l'autre. Dans certains cas, presque tous les étudiants venaient de l'extérieur. Le campus était homogène...

À la lecture des statistiques, je constate que ces étudiants sont tous — ou presque — nés au Canada. Ils parlent une autre langue à la maison. Ils ne vivent pas dans un milieu qui favorise un développement linguistique normal dans notre société.

(Salle) Ce n'est pas qu'un problème de langue. C'est un problème d'expression. Les étudiants issus des minorités ethniques sont-ils vraiment pires que les autres?

(R.S.) La question des niveaux de langue est très complexe. Il y a 20 ou 30 ans, on n'avait pas le même taux de scolarisation. Seule une minorité privilégiée poursuivait ses études. Quand on parle de dépérissement, j'ai une ou deux questions à poser. Aux États-Unis, aux tests appelés S.A.T., il ne semble pas y avoir beaucoup de changement depuis 20 ans dans les résultats en mathématique et en habileté verbale.

Nos étudiants venant de familles où l'on ne parle pas anglais ont davantage de problèmes de développement linguistique que les autres.

(Salle) Est-ce que ces gens-là auraient besoin d'autres cours de français?

(Salle) Au cégep du Vieux Montréal, le test montrait que certains élèves étaient incapables de parler français alors que d'autres étaient incapables d'écrire une phrase en français.

Dans le cas des Haïtiens, il ne s'agit pas d'un problème de langue, mais d'un problème de comportement. Certains deviennent menaçants, au point d'écrire des lettres de menaces à des professeurs. Certains de ces professeurs commencent à craindre une agression physique. Certains reçoivent des téléphones anonymes. Il s'agit d'un problème social, plus que d'un problème collégial.

(Salle) Ce qui ressort de tout cela, c'est qu'en définissant des objectifs plus clairement, on pourrait peut-être atténuer les problèmes.

(Salle) Au cégep de Bois-de-Boulogne, il n'y a pas autant de problèmes. Peut-être le milieu social est-il différent? Pourtant, un élève sur trois fait partie des minorités et la situation au secondaire semblait complexe. Mais le collège n'a pas autant de problèmes. Nous avons organisé un colloque sur la multiethnicité et des ateliers pour que les professeurs puissent discuter de tout cela. Car, malgré tout, le personnel, composé de Québécois francophones, n'est pas apte à faire face à ce phénomène.

Il faut distinguer la question de la langue et la question culturelle. On peut faire passer des tests, organiser des cours d'appoint. Il n'en demeure pas moins que la délinquance relève davantage d'éléments culturels. Ce n'est pas un manque d'expression, c'est un manque de lieu d'expression, de lieux où les gens puissent dire ce qu'ils sont, de part et d'autre.

(Salle) Pour éviter que ces problèmes ne s'aggravent, il faut sensibiliser le personnel. Car même si l'on se dit ouvert, dans notre langage on laisse passer des indices d'un manque de compréhension. Certains d'entre vous ont laissé entendre que nous sommes en société québécoise et ils doivent apprendre à agir selon nos valeurs...

Peut-être. Sauf que la société évolue: nous sommes, aujourd'hui, autres qu'il y a 20 ans. Et les principaux apports viennent précisément de ces différentes communautés.